

ANTIPODES POÉTIQUES

(poètes brésiliens traduits par François Olègue)

Claudio Willer



IL Y A LONGTEMPS QUE JE VOULAIS DIRE ÇA

On n'est pas encore parvenu à détruire la mer :
on n'a pu l'étrangler avec des fils électriques et des autoroutes
ni la sectionner avec des clôtures
ou vendre par lots les taches de son dos ;
la mer est encore vivante,
présente dans la conscience des amants,
dans les aubes de la sueur complice imprimée sur leurs draps ;
pour qu'on puisse voir la mer,
pénétrer peu à peu dans ces tièdes refuges,
les cavernes du rêve primitif,
l'utérus des filaments lumineux,
il faut bien qu'on se mette tout nu
et qu'on sache se reconnaître en soi-même,
en touchant sa peau
comme quelque chose qui finit et puis recommence
– deux poèmes qui s'entrelacent
et se mordent comme le serpent mythique ;
la mer et ses tiroirs de cristal,
ses charpentes d'argent,
sa bouillonnante conspiration des gélatines,
son anxiété des nouvelles agitées,
ses tunnels de rails descendants,
sa nudité flamboyante,
son temps des filets à poissons qui se dénouent sur le sable,
ses barques plongées dans l'attente définitive,
ses puits artésiens de sel,
sa charge de tableaux abstraits,
sa corne d'abondance de désirs obscurs,
ses poignards enveloppés dans des sargasses,
ses tours des châteaux de la beauté pure,
ses larges avenues battues par le vent,
son arc-en-ciel qui danse le ballet du soleil levant,
ses mains aux doigts transparents à perte de vue ;
gardien des noms de suicidés
qui déambulent dans les rues des villes submergées,
labyrinthe de souvenirs,
labyrinthe de lumières et d'ombres vivantes,
les vagues qui font valoir leur interminable instant de rugissements
lorsqu'elles s'entrechoquent avec la fureur des métaux
dans les batailles de Paolo Ucello,
sylve de bruits, sylve d'absences
et l'heure de la plage,
cette pure réalité des silhouettes,
lèvre de la vulve humide des continents,
dos d'un chat angora qui se frotte contre la terre ferme,
le brouhaha des coraux

dans les champs sous-marins,
effrayant les méduses
qui arrivent à la plage comme les drapeaux des nations fébriles...

(dans cette rue asphaltée et remplie de gens d'une ville
dont les édifices inutiles contemplent la mer, sûrs de leur fatale corrosion,
je rencontre un ami vieux et inespéré : il porte un habit hindou de soie noire,
et son étrange regard fixe, celui d'un visionnaire, illumine son visage pâle ;
nous nous retirons dans un endroit calme,
nous nous asseyons pour causer entre les palmiers et la brise fraîche,
nous parlons des personnes et des aventures des années 60 et 70
– tout ce qui s'est passé, ces fragiles décors
maintenant situés dans la perspective favorable d'une table de bar,
éternelle comme toutes les tables de bar,
dans ce même endroit où j'ai déjà écrit d'autres poèmes ;
assez proches du sable pour ne pas être tout à fait véritables,
nous évoquons ces personnages-là :
l'un d'eux s'en alla à Punta del Este pour y faire Dieu sait quoi,
un autre partit pour la France et devint fort riche,
un tel habite une barquette et contemple le vide tous les matins ;
il y en a un qui darde des traits hallucinés sur le papier,
il y en a plusieurs qui écrivent des absurdités
avec la ferme conviction de ceux qui rédigent leurs testaments,
il y en a d'autres encore qui se tuèrent ou qui furent tués,
qui échappèrent à eux-mêmes
et assumèrent leur définitif statut de fantômes
pour ne jamais cesser de naviguer ;
mon ami dit adieu et part, il se plonge dans la chaleur
de la fin de cette journée d'été précoce,
il traverse la barrière d'une haie vive de feuillages,
il se dissout dans la brume qui se forme jour après jour,
il traîne derrière lui ce ballot de biographies enlacées
et la question de savoir, suspendue dans l'air, ce qu'on fera de tout ça ;
je me lève, moi aussi, et je me dirige vers la murette
qui sépare le jardin, maintenant désert, de la plage,
et je m'en approche,
et le soleil couchant vient déverser
son instant d'hallucinations cramoisies)...

JE M'APPROCHE PLUS PRÈS,

je traverse un filtre d'air salé,
je ressors des vagues la symétrie de ce poème ;
les nuages se déchirent dans un dernier combat des couleurs,
tandis que la mer
(un fleuve indompté)
respire lourdement,
passant devant moi
avec la lenteur solennelle des processions de bateliers religieux,
dépliant sa couverture de nuits,
étouffant les flammes de ses profondeurs,

allumées dans les clairières où des noyés tentent de réchauffer leurs mains ;
la présence humaine est le murmure et la solitude,
 il ne reste que ces deux navires marchands,
 ombres qui se découpent sur le lointain,
 deux bateaux – deux points,
 des voix solitaires, insignifiantes et nulles,
qui se plongent dans le vide cendré,
et ce voilier-là,
 marque agitée sur la carte des négations,
 qui glisse rapidement en dedans de son heure nocturne,
 et l'humain recule tout d'un coup :
il n'y a maintenant que de la distance et du vide,
 les paroles et le paysage se dissolvent,
 il n'y a qu'autre chose,
 tout ce que nous ne sommes pas,
tout ce qui nous est étrange
comme un texte,
 trou de la mémoire vivante,
 maille obscure de rencontres d'amour,
 le négatif de ce monde des coordonnées terrestres, qui est le nôtre,
avec son murmure confus de sources infinies.